

Les Mots de la Mer : le parler des pêcheurs de Nazaré

Christine Escallier

Ethno-anthropologue

Maître de conférence, Universidade da Madeira

Chercheur associé, Centro em Rede de Investigação em Antropologia/CRIA-ISCTE-IUL, Lisbonne, Portugal

chrisesc@uma.pt

L'identité culturelle d'une communauté se révèle de différentes manières. Si chez les pêcheurs l'osmose entre l'élément marin et les hommes se reflète dans leurs pratiques quotidiennes, leurs rites tant profanes que religieux, cette identité s'exprime également dans le verbe.

Cet article a pour objet de montrer que le langage, qui reproduit la pensée, n'existe que par l'objet auquel il renvoie, la pêche et le monde marin des pêcheurs de Nazaré. Différentes expressions de cette pensée illustrent le propos afin de démontrer aussi que l'emprunt de vocables spécifiques au métier est à l'origine d'un portugais identitaire et patrimonial permettant de distinguer les Nazaréens des autres communautés tant maritimes que terrestres.

Mots-clefs : *Langage, expression, argot, patrimoine immatériel, pêcheur, Nazaré, Portugal*

Resumo: *A identidade cultural de uma comunidade se expressa de diferentes maneiras. Se entre pescadores, a osmose entre o elemento aquático e homens reflete-se em suas práticas diárias, ritos, tanto secular como religioso, esta exprime-se igualmente no falar. Este artigo tem como objetivo demonstrar que a linguagem, que reproduz o pensamento, só existe pelo objeto ao qual se refere, aqui o mundo marítimo dos pescadores da Nazaré. Diferentes expressões desse pensamento ilustram o propósito de modo a evidenciar que o empréstimo de vocábulos específicos à faina do mar é a origem de uma língua portuguesa identitária e patrimonial que permite distinguir os Nazarenos das outras comunidades tão terrestres como marítimas.*

Palavras-chave: *Linguagem, expressão, calão, patrimônio imaterial, pescador, Nazaré, Portugal*

Abstract: *The cultural identity of a community reveals itself in different ways. If among fishermen osmosis between the marine component and men is reflected in their daily practices, rites both secular and religious, that identity is also expressed in the verb. This article aims to show that the language, which reproduces the thought, exists only by the object to which it refers, here the marine world of the fishermen of Nazaré. Different expressions of this thought about the show to demonstrate also that borrowing for specific vocables in art is originally a Portuguese identity and heritage that distinguishes the Nazarenos as other marine and terrestrial communities.*

Keywords: *Language, expression, slang, intangible heritage, fisherman, Nazaré, Portugal*

La création verbale trouve son origine dans divers contextes : dans le quotidien comme dans la circonstance, dans l'action ou le ressenti.

Chaque société élabore un langage qui permet à ses membres d'exprimer tout ce qui est nécessaire à leur vie sociale, culturelle et symbolique. Les individus ont, selon leur âge, leur sexe, leur position sociale, leur spécialisation professionnelle, des activités physiques ou intellectuelles qui diffèrent les unes des autres. Chaque sous-groupe développe alors des connaissances et un langage approprié au savoir, un vocabulaire spécifique, normalisé, parfois inaccessible à qui n'appartient pas au clan, à la fonction, au métier.

Les métiers sont de grands producteurs d'expressions, d'argots, de sobriquets et autres locutions pittoresques. Cette fécondité linguistique est notamment le fruit des groupes sociaux dont l'activité prédominante, comme la pêche de subsistance, est l'objet d'une préoccupation constante, d'un intérêt vital, exercée dans un milieu aléatoire.

Les communautés de pêcheurs expriment leur identité culturelle de diverses manières : à travers leurs techniques de pêche et de navigation, les espaces maritimes qu'ils s'approprient et exploitent, le rythme des campagnes et l'organisation des équipages. La mer - et les activités qui lui sont liées - est source de vie et nourrit tant l'homme que son imaginaire. Cette osmose entre l'élément marin et les hommes, le langage des pêcheurs de Nazaré la reflète. Il est l'expression de l'expérience socioculturelle d'individus associés dans un métier à risque où il faut sans cesse déjouer à la fois les pièges, les accidents et se confronter à la mort. Il faut alors tisser des liens entre les membres. La mise en œuvre de ces procédés linguistiques facilite l'entente, la connivence, noue ces liens au gré des périodes de bonne fortune et les renforce dans les situations d'incertitude et d'angoisse.

Avoir son propre parler commence par la façon locale de prononcer la langue du groupe dominant, qu'il soit régional ou national. La spécificité du langage nazaréen est renforcée par une prononciation, des règles de grammaire propres, qui ne sont pas partagés par toute la communauté. Les pêcheurs de Nazaré ont un accent !

L'accent - dimension sensorielle du langage -, loin d'être purement pittoresque, contribue à l'identité de l'individu. Allié au phrasé, au ton parfois rugueux, à l'expression argotique, au patois - pour former un tout original, d'étrangeté pour ceux qui y sont confrontés ou de proximité pour ceux qui l'ont inventé, imaginé et codifié -, cet accent identifie l'appartenance géographique de celui qui le possède. Il manifeste ainsi son intégration à un clan, une tribu ou un milieu fortement typé comme celui des marins, dans sa manière de s'apostropher ou dans ses conventions langagières.

De cet accent et des sons graves et gutturaux qu'ils émettent, les Nazaréens disent qu'ils ont été « *volés à la mer* » ; du parler des pêcheurs qu'il est « *beau comme les élégants habits de fêtes des femmes* » ; des jurons et des imprécations qu'ils sont « *noirs comme les longues capes de deuils* » qui enveloppent les veuves de la tête aux pieds, et qu'ils portent en eux « *toute la haine et la rancœur qui naissent dans le cœur des femmes à l'encontre d'une mer qui leur a volé un mari, un fils ou quelque autre être cher* ». Il est vrai que « *la langue même des matelots n'est pas la langue ordinaire : c'est la langue telle que la parlent l'océan et le ciel, le calme et la tempête.* » (Chateaubriand, 1849 : 249).

Comparée à la langue de Lisbonne et de Coimbra, ce langage paraît manquer de précision phonologique. Les Nazaréens parlent en éliminant, çà et là, des sons. Une des caractéristiques est la confusion des phonèmes qui sont proches comme le p et le b, le v et le f. Ce parler a également une sémantique particulière. Riche de métaphores, on

observe que la compréhension de la langue est fonction du degré d'intégration à la communauté, et au groupe des pêcheurs. Aussi n'est-il pas rare que les fonctionnaires de mairie ou de capitainerie, mutés à Nazaré, avouent avoir des difficultés à comprendre les pêcheurs. Ces hommes sont si étroitement liés au monde marin, qu'ils disent que l'eau de mer est entrée dans leurs veines exactement comme celle-ci s'engouffre dans les ruelles de la ville, les jours de tempête. Culture et culte de la mer se révèlent lors des moments d'allégresse et de tragédie exprimés et verbalisés. Leurs expressions idiomatiques traduisent et reproduisent une pensée communautaire qui n'existe que par l'objet auquel il renvoie : la pêche.

Allusions et analogies sont à la base de ces interactions verbales. L'utilisation de vocables, hors de leur contexte initial, est fondée sur le mode comparatif, détournant la qualité intrinsèque de l'objet de comparaison - l'embarcation, le matériel de pêche, le poisson, l'espace communautaire... -, afin de souligner, par un effet comique ou injurieux, une qualité ou un défaut d'un individu, un aspect négatif ou positif d'une situation sans relation avec l'objet premier. Dictons, apostrophes et autres injures rappellent l'univers des pêcheurs. Au cours de leur formation, les apprentis pêcheurs les apprennent en même temps que le vocabulaire technique. Ils entendent leur patron s'en remettre à Dieu au moment d'embarquer, lançant au destin un « *Que la mer te donne du pain* » (*Mar te dê pão*) ou encore s'interroger « *À quoi cela sert-il d'avoir du poisson sans pain, homme ?* » (*Para que é o peixe sem pão, homem ?*¹), lorsque la pêche est si faible que la vente du poisson ne suffit pas toujours à acheter du pain. Ils prennent conscience que le poisson pêché et mangé n'a pas seulement une valeur nutritive et économique, mais également symbolique. Avec le pain de maïs ou à la pomme de terre, le poisson a longtemps été la base alimentaire de la communauté. Ceci explique les nombreuses expressions qui soulignent les difficultés que rencontrent les pêcheurs à le capturer : « *Que des mérours !* » (*Foi tudo chernes*) répondra, non sans humour, un pêcheur revenu bredouille ou avec du menu fretin sans valeur comparée à celui du mérour en criée. À la même question, un autre dira encore aujourd'hui qu'il n'a rapporté que les flambeaux (*archotes* ; « *É tudo em archotes* »), torches utilisées autrefois, à bord, pour éclairer les pêches estivales à la senne, ou sur la plage, plantées dans le sable par les femmes qui attendaient le retour des barques. Les anciens, pour la plus part analphabètes², disaient qu'au lieu de pêcher ils avaient lu toute la nuit pour justifier qu'ils rentraient à vide ; la jeune génération affirme qu'il y a « *plus de poisson que de sable* » (*E mais peixe que areia !*) quand elle estime que la prise a été trop faible pour le travail exigé en contrepartie. Cela rappelle le temps du débarquement sur la plage où la criée se faisait en plein air, avec les lots de poissons exposés à même le sable.

Le poisson ainsi que les appareils sont de grands référents pour décrire les tares physiques. Un individu qui a de grands pieds, ce sont des castagnoles³ (*Tem umas xaputas !*) ou les yeux bouffis... du mérour (*Tem olhos de cherne*) ; une femme à la poitrine opulente, que ses seins ressemblent à des outres (*as mamas dela parecem uns odres*), celles en peau de chèvre (ancien bidon d'huile) utilisées pour la flottaison des sennes de plage ; un gros derrière - un cul d'ancre (*cu de poita*) - lourd comme une pierre cerclée. Et les lèvres épaisses sont comme ces rondins placés sous les barques au moment de leur halage sur le sable (*Tem mesmo beiços como um panal*). De ceux qui ont des tâches de rousseur, on dit qu'ils sont revenus de la pêche le visage recouvert d'écailles (*escamas*) « *Olha aquela teve lanço. Tem a cara cheia de escamas !* » Cette

¹ Tableau des expressions de Nazaré en fin d'article.

² Rappelons ici que les sociétés de pêcheurs artisans longtemps ont été analphabètes et que l'illettrisme est un fait encore avéré dans de nombreuses petites communautés de part le monde.

³ *Brama Raii* Bloch, 1758

expression fait référence au coup de filet (*lanço*) donné avec la senne de plage. Lorsque celle-ci est halée sur le sable et que la poche est pleine, l'agitation intense des sardines fait s'échapper les écailles à travers les mailles du filet et se collent alors au visage et aux habits des pêcheurs, des femmes et des enfants qui s'activent autour. À l'homme qui se gratte énergiquement le postérieur ou l'entrejambes, on lui demande si un petit chinchard est entré dans son pantalon, littéralement, « *s'il est monté à bord ?* » (*Hà carapau à bordo ?*). Les femmes qui ont coutume d'énucléer le sabre⁴ avant de le cuisiner, quand elles sont en colère menacent leurs enfants; elles leur crient alors : « *Attention que je ne t'arrache pas les yeux comme au sabre !* » (*Olha que te tiro os olhos como ao peixe-espada !*).

La nomenclature ichtyologique offre également de nombreuses références pour désigner les parties sexuelles. Pour le pénis (anguille, etc.), le terme *sarda*, nom portugais du maquereau commun⁵, est le plus communément employé à Nazaré. Les Nazaréens, qui pêchent aussi le maquereau espagnol - cavala⁶ - n'utilisent cependant pas ce second vocable pour désigner le sexe masculin. Les pêcheurs en donnent l'explication suivante : pour eux il s'agit du même animal, le plus grand - *sarda* - étant "le mâle" et le plus petit - *cavala* - "la femelle". Dans le lexique argotique des pêcheurs, un homosexuel est un chalutier « *arrastão* », du verbe *arrastar* qui signifie « *traîner derrière soi* ».

Ces expressions sont souvent des formules d'évitement, des stratégies qui permettent de contourner les interdits, les tabous sociaux. Or les euphémismes de bienséance ont parfois à voir avec la superstition et le mot interdit que l'on ne peut prononcer est alors paraphrasé, transformé, évitant ainsi d'attirer sur soi le mauvais œil (*mau olhado*) tant redouté des pêcheurs qui, par tradition et parce que chaque rituel répond à une nécessité, font autant appel au goupillon du curé pour bénir la barque qu'aux incantations de la sorcière locale. Le nombre et la variété des amulettes suspendues aux mâts des barques en démontrent l'existence et la persistance. Il faut protéger les pêcheurs des tempêtes, des naufrages et de tout ce qui est "non pêchant" - choisir le mauvais nom ou la mauvaise couleur de la coque du navire, mais aussi adopter une attitude à bord (siffler...) ou y accueillir quelqu'un d'indésirable - et qui provoque la mer et le drame. C'est ainsi que la présence de la femme, seule à bord, pour de nombreuses communautés maritimes, peut représenter un danger pour l'équipage comme pour la pêche. Et si la femme est en état de menstrues, les pêcheurs disent alors qu'elle est comme un rivage interdit sur lequel on ne peut accoster (*Está com a costa negada*). Tous les dangers réels et fantasmés des pêcheurs en mer, et des hommes à terre, s'inscrivent dans cette très ancienne loi sur l'impureté menstruelle de la femme et des risques encourus par ceux qui s'en approchent ou la laisse s'approcher. Les marins parlent ainsi sans prononcer aucune parole de mauvais augure tout en rappelant les périls auxquels ils s'exposent.

Les superstitions, les croyances et le fétichisme social des marins constituent des foyers actifs de production langagière. L'idée ou l'image que cette production véhicule, qu'elle soit contemporaine ou non, est cependant particulièrement révélatrice de pratiques qui s'articulent entre une culture de l'oralité originelle et spontanée et une mise en culture de faits techniques liés à une activité spécifique qui a pour originalité de se développer dans deux univers à la fois - l'espace marin et l'espace terrestre.

Ainsi les lieux où s'exercent les activités complémentaires sont également des référents. La criée, la plage, etc. servent à la construction d'expressions idiomatiques.

⁴ *Lepidopus lusitanicus* Leach

⁵ *Scomber scombrus* Linné, 1758

⁶ *Scomber colias* Houttuyn, 1782

Par exemple quand un pêcheur dit qu'il va « *chier à la criée* » (*cagar na lota*) cela donne un contresens savoureux car cela signifie qu'il a attrapé beaucoup de poissons et que le revenu de la vente en criée sera exceptionnel ou, par extension, qu'il a fait un héritage. A partir de la même construction, dire par contre à quelqu'un d'aller « *chier à Moiteira* » (*vai cagar à Moiteira*) n'est pas un souhait de bonne fortune mais celui de voir un individu importun s'éloigner le plus loin possible de soi. *Moiteira* est l'ancien nom d'une pêcherie où se concentraient les sennes de plage, située à l'extrême nord de l'anse de Nazaré. On peut donc supposer que cette injonction était surtout prononcée par les pêcheurs vivant au sud. Au cours du temps, et selon les activités exercées par les pêcheurs (pêche à la palangre, aux filets ou encore à la morue), les corporations se sont, en effet, regroupées par affinité professionnelle formant de petits quartiers : au nord de l'anse les morutiers et palangriers, au centre le quartier dit des pêcheurs à la senne et petites palangres et au sud les plus pauvres pratiquant une pêche à pied. Aujourd'hui elle est devenue une expression courante que tous les pêcheurs emploient quelque soit le lieu géographique auquel ils appartiennent. Quoi qu'il en soit, l'injurié peut se mettre en colère et « *être comme un bateau qui vire de bord* » (*Está o bote virado*), comparant son agitation à celle d'une barque secouée par la mer.

La référence à certaines institutions qui jouent un rôle important dans la vie sociale des pêcheurs, comme leur caisse d'assurance (*Casa dos Pescadores* ; littéralement la *Maison des Pêcheurs*), permet également d'éclairer sur les comportements et l'évolution économique de la communauté. « *Il va recevoir de la Maison des Pêcheurs* » (*Vai receber à Casa dos Pescadores*) se dit quand quelqu'un qui n'offre jamais rien - en général une tournée à la taverne - s'exécute de mauvaise grâce. Les autres ironisent en disant qu'il attend un remboursement de la Caisse d'assurance. Ce "remboursement" (qui peut être aussi le versement d'une pension) est, dans bien des cas, la seule ressource du pêcheur malade ou à la retraite. Celle-ci est cependant dérisoire et donne à l'expression un double sens critique. On sait également que la circulation de l'argent étant rare dans le passé, principalement en hiver⁷, les ardoises à la taverne et à l'épicerie s'empilaient et le troc était le seul moyen d'échanger les biens et les services. Et lorsqu'un pêcheur avait quelques billets de banque dans sa poche, nul doute qu'ils devaient provenir de la *Casa dos Pescadores*.

Cette identité maritime se lit également dans la toponymie des lieux et plus spécifiquement le quartier central. Les rues, les places font référence aux hommes - rue des Pêcheurs (*rua dos Pescadores*), rue des Mariniers (*rua dos Marinheiros*) -, aux embarcations, - rue des Traineiras (*rua das Traineiras*) et rue des Galions (*rua dos Galeões*) -, aux activités liées au métier - rue des Calfats (*rua dos Calafates*) - et où sont entreposés les appareils, - rue des Cabanes (*rua das Cabanas*). Ainsi, l'extension du vocabulaire maritime à la toponymie terrestre a pour fonction de circonscrire un espace traditionnellement réservé à la communauté de pêcheurs tout en tenant lieu de support à la mémoire collective.

L'attribution de sobriquets est chose commune à Nazaré. Tous les pêcheurs en possèdent un, voire deux ou trois. Le choix du référent et son mode de transmission se font en fonction du contexte dans lequel il a cours. Dans un contexte social, le sobriquet permet tour à tour de situer une famille conjugale par rapport à une famille élargie, un lignage au reste de la communauté. Dans un contexte économique, celui-ci renseigne sur le métier d'un individu, sa spécialisation. Ceci explique qu'à Nazaré, un même individu soit connu sous diverses identités. L'un des surnoms révèle parfois un trait saillant, une qualité, un défaut, qui caractérise sa personnalité. Un autre éclaire sur la

⁷ Le mauvais temps, l'absence de port artificiel rendaient impossible aux petites barques de dépasser la barre de l'anse et les pêcheurs restaient des mois à terre.

pratique, la technique de pêche employée ou rappel un événement. Il situe alors l'individu, non plus par rapport à sa parentèle, mais au métier qu'il exerce. Dans tous les cas, il est perçu comme une expression d'un statut individuel et unique. Les sobriquets ont ici une importance telle dans les modes de désignation que la communauté finit par oublier les noms patronymiques : « Ici, à Nazaré, on connaît mieux les gens par leur sobriquet que par leur nom de famille. » La transmission des sobriquets se fait selon différentes règles : de père en fils ou de mère en fils, par le mariage, etc.

On observe deux tendances dans le groupe-pêcheurs : un sobriquet très souvent choisi dans la nomenclature des espèces pêchées et précédé de l'article le (*o*) : *o Lula* (le Poulpe), *o Pescadinha* (le Petit-Merlan), *o Chincharro* (le Chinchard), *o Peixe-Posta* (le Darne-de-Poisson), *o Peixe-Aranha* (le Poisson-Vive). Il peut l'être aussi du prénom comme José-Peixe (José-Poisson), bien connu de la communauté puisqu'il désigne également une pêcherie (pour la palangre) qui a été baptisée du sobriquet de son inventeur - ou encore Carlos-Petinga (Carlos-Petite sardine), João-Covo (Jean-Casier) et João-Espinel (Jean-Palangre), Mão-de-Rede (Main-de-Filet) qui rappellent les origines et le groupe auquel chacun appartient (ligneur, casayeur, senneur, etc.). Maria-José-Mão-da-rede a hérité du sobriquet de son père, pêcheur à la senne de plage, la *mão da rede* étant le terme technique qui désigne le bras de ce filet.

« Il y a toutes sortes de sobriquets parmi les pêcheurs. António "Boné" (Bonnet) par exemple, c'est parce qu'il portait toujours un bonnet sur la tête⁸. Son fils a conservé son sobriquet, il a même dessiné un bonnet sur la proue de son bateau. » Quant à Joaquim-Peixe, il est l'arrière-petit-fils du fameux José-Peixe. L'histoire familiale apparaît dans les surnoms ainsi que les événements qui ont marqué la communauté. Le sobriquet, plus alors qu'un identifiant individuel : « apparaît comme un moyen mnémotechnique et comme un véritable langage de groupe. Le sobriquet est un signe qui sert à organiser cognitivement les individus, il informe sur les comportements et les attitudes de chacun, et en même temps il renseigne sur les formes de sensibilité et les valeurs du groupe. » (Zonabend, 1977 : 269). Cette forme de désignation des individus est une survivance de l'antique mode d'attribution des noms. De nombreux patronymes des pêcheurs nazaréens, comme Robalo (Loup) ou Espadana (Nageoire), ont certainement pris leurs origines dans les sobriquets. D'ailleurs celui de *Peixe* est devenu un nom patronymique dans bien d'autres ports du Portugal.

Ces *mots de la mer* expriment tant la passion que les hommes lui portent que les « maux » qu'elle leur procure. Agitée, houleuse ou démontée, ce sont ses différents états qui servent d'échelle de valeur pour décrire l'humeur d'un individu. D'un homme qui a les cheveux trop longs, les pêcheurs disent que la mer est arrivée jusqu'au parapet (*Estar o mar a galgar o paredão*), parapet qui a été spécialement construit pour protéger les façades des maisons contre les vagues qui viennent s'y fracasser les jours de grand vent. Ainsi, les cheveux longs (figurés par la mer) passent par dessus les oreilles (symbolisant le parapet). Et quand le pêcheur se rend chez le barbier pour se faire couper les cheveux et tailler la barbe, il dira « *copo e gachas* », termes qui désignent les deux chambres latérales de la très ancienne madrague à sardine *valenciana* qui sont séparés par l'entrée ou *bouche*. Tumultueuse, la mer est alors comparée à un chien (*Está o mar como um cão*). Cette mer « enragée » rend aux équipages le passage de la barre périlleux lors des embarquements et débarquements sur la plage. Et les événements, qui ont marqué la mémoire collective, sont également à l'origine d'expressions telles que le fait de dire que la mer est à la *Pinoca* (*Mar à Pinoca ; Está o mar à Pinoca*), faisant

⁸ Les anciens portaient un long bonnet noir en laine, terminé par un pompon et dans lequel les pêcheurs glissaient leur tabac, leur pantalon traditionnel étant dépourvu de poche.

référence au pêcheur Pinoca dont le nom est entré au panthéon des Nazaréens et son histoire, dans les légendes locales :

« *Le 5 février 1951, aux environs d'une heure de l'après-midi, António Gabriel Vigia, répondant au sobriquet de Pinoca, conduisait une paire de bœufs destinée à haler sur la plage l'embarcation d'un pêcheur. A la hauteur de la place Manuel de Arriaga, une vague tellement forte dépassa le parapet, souleva une barque mise à sec sur la place en raison du mauvais temps, et projeta celle-ci contre le mur de la pharmacie des pêcheurs. Pinoca, passant juste à ce moment là, fut écrasé par l'embarcation.* »

Les Nazaréens content cette histoire sans jamais omettre de préciser que Pinoca était un pêcheur qui avait abandonné le métier après avoir essuyé une terrible tempête. Il passait alors son temps à dire : « *Si la mer ne m'a pas tué jusqu'ici, c'est qu'elle ne me tuera jamais...* ». Depuis ce jour, les pêcheurs invoquent son nom lorsque de hautes vagues menaçantes - une mer perdue disent-ils (*mar perdido*) - se forment.

Ces mots imagés, ces formules subjectives et évocatrices, expriment des rapports étroits et affectifs entre les hommes, leur métier et leur environnement. Les pêcheurs prennent d'ailleurs possession de ce milieu par différents processus. La vision et la perception qu'ils ont de leur espace, au sens propre comme au sens figuré, est le résultat d'une construction mentale originale que révèle aussi leur vocabulaire. Contrairement à ce qui se dit dans le reste du Portugal, à Nazaré les pêcheurs ne disent pas qu'ils « *sortent en mer* » mais qu'« *ils y entrent* » (*Vai entrar ao mar*). Cette expression, bien que n'étant pas unique au monde⁹, est suffisamment originale pour être soulignée¹⁰.

« *Sortir en mer* », formule assez généraliste dans les communautés halieutiques, marque le mouvement, le trajet effectué du dedans au dehors, de la terre à la mer. Sortir de chez soi, c'est passer d'un espace familier à un espace où le péril guette celui qui s'y aventure. Quitter le foyer et la terre pour s'en aller en mer, c'est aller vers l'aventure, l'inconnu, affronter le danger, se confronter au destin. Or les pêcheurs nazaréens ne perçoivent pas ce passage comme un départ. Ce qui importe, quand ils embarquent, ce n'est pas qu'ils quittent leur univers terrestre mais bien qu'ils retrouvent leur univers marin. En embarquant, les pêcheurs pénètrent dans un espace à risque auquel ils s'adaptent sans cesse par des « *savoir-y-faire* » (Delbos, 2006 : 15) et qui leur est donc très familier. Quand ils reviennent au port, ils ne rentrent pas comme l'on rentrerait à la maison après une longue absence, il « *retourne à la terre* » (*voltar para terra*) dissociant ainsi le mouvement du sentiment d'appartenance que l'expression révèle.

Ces mouvements, exprimés par les verbes entrer et sortir, font référence à des éléments limitatifs visuels ou imaginaires. On entre dans un espace qui possède des limites ; les murs d'une maison, l'enceinte d'une ville, les frontières d'un pays. Entrer en mer signifie pour le pêcheur qu'il pénètre à l'intérieur d'un espace aux frontières établies par lui, occultes, que sont les limites des différents espaces de pêche - les pêcheries. Le verbe et l'action concrétisent un territoire jusque là empiriquement défini mais perçu par eux comme étant un lieu de pratiques et de vie. Et il apparaît cependant que c'est dans

⁹ Dans la région du Salgado, au nord de l'État du Pará, certains pêcheurs des mangroves disent qu'ils entrent en mer. Il est vrai que leurs territoires de pêche, situés dans l'estuaire de l'Amazone, les amènent à naviguer à la fois dans les igarapés (minuscules bras de rivière) et le long de la côte, là où se joignent les eaux douces du fleuve et salées de l'océan.

¹⁰ Notons toutefois qu'ils disent aussi « *qu'ils vont en mer* » (*ir ao mar*) par extension de l'expression « aller à la pêche », « aller aux casiers ».

cet espace marginal et complexe, qui se construit seulement par les pratiques, que réside l'un des traits les plus significatifs de leur identité maritime. Cet espace marin, aux structures occultes, immatérielles et intériorisées, devient un élément de patrimoine, entre nature et histoire du groupe, lui procurant un sentiment d'identité et de continuité. Ceci montre clairement que la mer est intégrée dans le mode de vie et de pensée des hommes, définissant et structurant un univers qui leur est propre. Elle n'est pas perçue comme un élément distant, lointain, voire étranger.

On voit donc, à travers ces quelques exemples, qu'un tableau complet à la fin de cet article, qu'aussi bien l'accent que les expressions inventées sont à l'origine d'un dialecte local permettant de distinguer les pêcheurs nazaréens des autres communautés. La mer est pour eux - comme d'ailleurs par mimétisme et héritage pour tous les membres de la communauté - un élément vital et fédérateur sur lequel repose le développement économique et social du groupe et à partir duquel celui-ci s'est façonné une identité et construit une histoire commune.

La diffusion de certaines expressions parmi la population locale permet également de saisir le degré de communication sociale entre tous ses membres et notamment de mesurer l'intensité des relations entre le groupe-pêcheur et le groupe-non-pêcheur. « *Le fait de posséder un langage commun confère aux membres d'une société ou d'un groupe un fort sentiment de solidarité. La langue constitue donc pour les ethnies, les classes ou les autres groupements un important facteur de cohésion sociale.* » (Dorais, 1979). Cette unité renforcée transparaît dans le dicton « *Qui ne rame pas a déjà ramé* » (*Quem não rema já remou.*) que tous aiment à rappeler, précisant ainsi l'origine maritime d'un peuple dont l'identité s'est bâtie sur un métier. Et c'est sans doute dans l'appropriation de ces expressions, par les non-pêcheurs eux-mêmes, que l'on mesure leur force, leur énergie au point d'entrer dans le lexique de la communauté tout entière et l'inconscient collectif.

Bibliographie

- Chateaubriand, F.-R. (1849-59). *Les Mémoires d'outre-tombe*, L. VI, chap. II. T.1.
- Delbos G. (2006). Pêche artisanale : la fin du « ménage », *Ethnologie française* 3, vol. 36 : 531-542
- Dorais, L.-J. (1979). L'anthropologie du langage. *Perspectives anthropologiques*. Chap. 7, 91-117. Montréal, Les Éditions du Renouveau pédagogique.
- Escallier, C. (1995). L'Empreinte de la Mer : Identité des pêcheurs de Nazaré, Portugal. Ethnologie d'une communauté de pêcheurs. Thèse de doctorat en Ethnologie, Université de Paris X-Nanterre, 1075 pages. ISSN: 0294-1767.
- Houis, M., (1968). Langage et culture, *Ethnologie générale*. Paris, Encyclopédie de la Pléiade, 1393-1432.
- Macatrão, A. S. (1988). *Expressões da Nazaréth*. Viseu, Edição do autor.
- Zonabend, F. (1977). Pourquoi nommer ?, *L'Identité*, Séminaire dirigé par C. Lévi-Strauss. Paris, Grasset, 257-279.

Tableau des expressions nazaréennes¹¹

RÉFÉRENT	EXPRESSION	SIGNIFICATION
MER	Estar com a costa negada (Elle est comme une côte qui ne se laisse pas accoster)	Se dit d'une femme qui a son cycle menstruel.
	Estar o mar a galgar o paredão (C'est une mer à escalader le mur)	Se dit d'un homme qui a les cheveux trop longs ; la mer désignant les cheveux et le mur, les oreilles.
	Estar mar ("Tá mar) (La mer est)	Le verbe être + le substantif « mer » signifient à eux seuls que la mer est mauvaise. Toujours prononcée en coupant la première syllabe du verbe « tá », elle désigne aussi un groupe folklorique local et un gâteau.
	Mar à Pinoca (Une mer à la Pinoca)	Pinoca : pêcheur mort écrasé par une barque qu'une forte vague avait projeté à terre. Sens = Mer en furie.
	Estar mar (como) um cão (La mer est comme un chien)	La mer est enragée.
	Mar perdido (mer perdue)	Se dit d'une vague violente et brusque qui peut soulever une barque échouée sur la plage et la projeter à terre.
EMBARCATION	Cabe là uma traineira (Il tient là une traineira)	Se dit d'un lieu très spacieux. La <i>traineira</i> est une grande embarcation.
	Já virou um barco como sete arrais ! (On a déjà vu une barque se retourner avec 7 patrons !)	Signifie que le commandement doit être entre les mains d'un seul homme.
	Largou barcos e remos (Il a largué barques et rames)	Se dit d'un quelqu'un qui abandonne son travail subitement sans crier gare.
	Está o bote virado (Il a le bateau qui vire de bord)	Se dit d'une personne qui se met en colère.
MATÉRIEL DE PÊCHE	Cu de poita (Cul d'ancre)	<i>Poita</i> : ancre rustique faite avec de pierres cerclées.
	Dá cá os remos (Donne-moi les rames)	Façon de demander des couverts
	É chato como o pá de um remo ! (Il est plat comme la pale d'une rame)	Se dit d'une personne ennuyeuse.
	As mamas dela parecem uns odres ! (Ses seins paraissent comme des outres)	Se dit d'une femme à la poitrine opulente semblable à d'énormes flotteurs.
	Os ferros, os odres e a rede ! (Les ancres, les outres et le filet)	Réponse faite par qui rentre bredouille d'une pêche à la senne de plage. Il revient avec tout, sauf du poisson.
	Tem os remos no ar (Il a les rames en l'air)	Se dit d'une personne prête à suivre quelqu'un, à partir.
	Em xalavar logo (Être mis en prison)	<i>Xalavar</i> , filet de transport du poisson, figurant un piège.
	Um xalavar dela (Un filet de ça)	Mesure : se dit quand on achète une marchandise au détail.
	Tem mesmo beiços como um panal (Il a les lèvres comme un rondin)	Se dit d'une personne aux lèvres épaisses.
	Não deu nada as físgas (Les fouènes n'ont rien capturé)	Se dit d'un amoureux éconduit, qui n'a harponné personne.
É tudo em archotes (Que des flambeaux)	Manière de répondre que la prise est si faible que les pêcheurs ne rapportent que le matériel de pêche.	
POISSON	Olha que te tiro os olhos como ao peixe-espada ! (Fais attention que je ne t'arrache pas les yeux comme au sabre)	Les femmes ôtent les yeux du poisson avant de le cuisiner. Elles menacent leurs enfants de leur arracher les yeux quand ils ne sont pas sages.
	Para que é o peixe sem pão, homem ? (Pourquoi du poisson sans pain, homme ?)	Se dit quand la pêche est si faible que la vente du poisson ne permet pas même d'acheter du pain.
	Tem umas xaputas ! (Il a de grandes catagnoles)	Se dit d'une personne qui a de grands et larges pieds.
	Tem olhos de cherne (Il a des yeux de mérout)	Se dit d'une personne aux yeux bouffis ou cernés.
	Olha aquele teve lança; tem a cara cheia de escamas (Regarde celui-là, il a fait un lancé. Il a la figure pleine d'écaillés)	Se dit d'une personne qui a des tâches de roussour.
	É carapau à borda ? (Y a un <i>carapau</i> à bord?)	Question posée à qui se gratte le derrière ou l'entrejambe.
	É mais peixe que areia ! (Il y a plus de poisson que de sable !)	Réponse ironique d'un pêcheur qui revient sans prise.
	Foi tudo chernes ! (Que des mérouts !)	Façon de répondre quand les pêcheurs ne rapportent que du menu fretin et non du poisson (mérout) de valeur.
	Foi tudo pata-roxa ! (Que des roussettes !)	Même sens que "Foi tudo chernes" mais le référent est un poisson sans valeur commerciale.
	Ficou enjoado como carapau seco ! (Il était dégoûté comme un petit chinchar séché)	<i>Enjoado</i> signifie « écœuré » et désigne aussi un stade intermédiaire de la dessiccation du poisson. Se dit d'une personne qui n'a pas aimé ce qu'il a vu ou entendu.
TERRITOIRE	Cagar na lota (Chier à la criée)	Se dit de quelqu'un qui a attrapé beaucoup de poissons, ou qui a fait un héritage important.
	Vai cagar à Moiteira ! (Va chier à Moiteira !)	Expression pour éloigner un individu encombrant, Moiteira étant le nom d'une pêcherie située au nord de l'anse.
	Vai receber à Casa dos Pescadores (Il va recevoir de la Maison des Pêcheurs)	Se dit d'un pêcheur avare ou sans argent (la Casa est la caisse d'assurance des pêcheurs qui verse les pensions).
	Levantar-se meio praia (Se dresser au milieu de la plage)	Se réfère au passé, quand toute la communauté se précipitait sur la plage pour porter secours aux naufragés ; au figuré : quand il souffle un vent de révolte.
METIER	Quem não rema já remou ! (Qui ne rame pas a déjà ramé !)	Cette expression fait référence au passé de pêcheur commun à tous les Nazaréens.
	Fizeste engodo ? (Tu as fait de la pature)	Façon de demander si quelqu'un a vomi en mer, équivalent portugais de l'expression française " <i>Nourrir les poissons</i> ".
	Estivemos a ler toda noite (On a lu toute la nuit)	Se dit quand les pêcheurs reviennent bredouilles après une nuit sans prise ; ils auraient lu au lieu de travailler.

¹¹ In Escallier, 1995. Macatrão (1988) propose un inventaire plus exhaustif accompagné d'une phonétique non-académique des expressions prononcées avec l'accent nazaréen (ex. *Levantar-se meio praia = Alvantô-se meã praia !*)